

**SUR LES TRACES DE L'ITINERAIRE MARRAKECH-LE
DÉTROIT AUX VI^e-VII^e/ XII^e-XIII^e SIÈCLES :
NOTE SUR QUELQUES VILLAGES ET LOCALITÉS
D'APRES LES SOURCES ARABES**

Moulay Driss **SEDRA**^{*}
Université Lumière-Lyon 2

BIBLID [1133-8571] 16 (2009) 249-281

Resumen: El estudio de las etapas que jalonan el camino que recorría Marruecos de sur a norte en la baja Edad Media, uniendo Marraquech con Ceuta por Rabat y Salé, basado en el contraste de los datos suministrados en las obras de al-Idrīsī, Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, Ibn ʿIdārī y otras muchas fuentes, permite un intento de reconstrucción del paisaje y el poblamiento rural marroquí medieval.

Palabras clave: Historia. Toponimia. Marruecos medieval. Itinerarios geográficos. Estructura del poblamiento.

Abstract: A study of the road that crossed Morocco from south to north in the late Middle Ages, linking Marrakech to Ceuta via Rabat and Sale, based on the scrutiny of the information provided by the works of al-Idrīsī, Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, Ibn ʿIdārī, in addition to many other sources, gives place to an attempt to reconstruct the landscape and the rural settlements of medieval Morocco.

Key words: History. Toponymy. Morocco at the Middle Age. Geographical routes. Settlement structure.

ملخص البحث: دراسة المناهل باعتبارها علامات الطريق الذي يشق المغرب العصر الوسيط من الجنوب إلى الشمال؛ موحدا

* E-mail: isedra@hotmail.fr

مراكش بسبعة عبر الرياط وسلا. وذلك ارتكازا على المعلومات المتضاربة بين كل من الإدريسي، ابن صاحب الصلاة، ابن عذاري، ومصادر أخرى كثيرة؛ سمحت بمحاولة إعادة بناء المنظر الطبيعي والساكنة القروية المغربية في العصر الوسيط.

كلمات مفاتيح: التاريخ، الطوبوغرافية، المغرب الوسيط، مسارات جغرافية، بنية التعمير.

1. Itinéraire militaire et localités : ce que disent les textes

La route qui reliait la ville de Marrakech au nord du Maroc, notamment aux villes de Sebta et d'al-Qaṣr al-Šāġīr, en passant par celles de Rabat et Salé, était l'une des voies les plus importantes et les plus fréquentées du Maroc médiéval. Même si cet itinéraire était connu des voyageurs et des commerçants, il semble toutefois que son sort était, dès le début, étroitement lié à celui de l'autre rive de la Méditerranée, en l'occurrence al-Andalus. Deux événements majeurs sont, à notre avis, à l'origine du développement et de la célébrité de cette route. D'abord, La fondation de Marrakech, au cœur de l'Atlas, non loin des grandes métropoles caravanières du Maroc du Sud, à savoir Siġilmāssa et Aġmāt ; puis, la naissance du ḡihād andalou sous l'impulsion des Almoravides. Ainsi, le passage par le détroit des troupes régulières marocaines sous le règne de l'émir almoravide Yūsuf b. Tāšafīn, afin de secourir les musulmans d'Espagne, semble pérenniser pour des siècles l'emprunt de cet itinéraire et la circulation le long de cette voie. On y voit passer surtout des militaires, des commerçants, des *ulémas*⁽¹⁾, des délégations andalouses, des ambassadeurs, des

(1) Citons à titre d'exemple le cas de ces deux *‘ālim*-s dont nous parle Ibn al-Abbār dans sa *Takmila* et qui trouvèrent la mort dans des localités situées le long de la route Marrakech-le Détrict. Il s'agit d'un certain Abū Muḥammad ‘Abd Allāh b. ‘Abd al-Haqq al-Anṣārī mort à al-Qaṣr al-Kabīr en 589/1193 de retour de Marrakech, et de ‘Abd al-Rahmān b. Abī al-Āṣ’arī mort dans un endroit dit al-Ġuyūb, de retour, lui aussi, de Marrakech. Cf. *al-Takmila li kitāb al-Sila*, éd. ‘A. S. al-Harrās, Dār al-Ma‘ārif, Casablanca, 1998, respectivement t. 2, p. 305, biographie 881 et t. 3, p. 38, biographie 95. Par ailleurs, les sources mérinides et saadiennes nous apprennent que la route en question continua à être empruntée et par les armées et par les voyageurs. D'après les quelques notes qu'il nous a laissées dans ses "mémoires" d'exil au Maroc sous les Mérinides, appelées la *Nufāda*, Ibn al-Ḥaṭīb, se rendant, à Marrakech, depuis la ville Fès, en passant par Salé, a dû, très vraisemblablement, utiliser la même route. Et c'est cette même route qu'utilisera deux siècles plus tard, le sultan saadien ‘Abd al-Malik, qui quitta sa capitale Marrakech, pour aller rencontrer, près de la ville d'al-Qaṣr al-Kabīr, le roi du Portugal Don Sébastien, dans la fameuse Bataille des Trois Rois. Cf. Pierre Berthier, *La*

poètes, en particulier, et des populations diverses en général.

Bien que nous soyons sûr que l'itinéraire Marrakech-Le Détröit soit d'usage fréquent à l'époque almoravide, si ce n'est le texte du géographe al-Idrīsī, qui écrit vers la fin de la première moitié du VI^e/XII^e siècle, nous ne disposons pas d'informations sur les étapes que les armées et les voyageurs devaient emprunter à cette époque. Nous aurions apprécié que le prince ziride 'Abd Allāh, exilé au Maroc, décrive, dans ses *Mémoires*, son chemin d'exil qui le mène d'abord à la ville de Meknès, puis à celle d'Ağmāt. Mais il n'évoque que Sebta, présentée comme la première ville-étape du Maroc almoravide, puis du premier lieu où il fit étape, Meknès⁽²⁾. De son côté al-Bayḍaq, accompagnant son maître Ibn Tumart de retour de son voyage en Orient, n'est guère plus précis : il ne cite que deux haltes entre Salé et Marrakech. Il est question, dans son ouvrage, de Tābarndūst, et d'un gué sur l'oued Umm Rbī'. Le premier toponyme reste inconnu ; quant à la deuxième étape, Lévi-Provençal proposait d'y voir l'actuel gué sur l'Umm Rbī' connu sous le nom de Mašra' b. 'Abbū⁽³⁾. Il en est de même pour l'historien Ibn 'Idārī, qui, s'il évoque à une reprise l'expédition de Yūsuf b. Tāšafīn, et à deux reprises, celle de son fils 'Alī b. Yūsuf en al-Andalus, ne souffle mot d'une quelconque étape le long de la route Marrakech-le Détröit. Seules les deux villes de départ et d'arrivée de l'armée avant la traversée pour l'Espagne sont citées dans le *Bayān*, à savoir Marrakech et Sebta⁽⁴⁾.

Bataille de l'Oued el-Makhazen, dite Bataille des trois Rois (4 août 1578), éd. CNRS, Paris, 1985, p. 123-124.

- (2) Ibn Bulluqīn, ('Abd Allāh), Prince ziride de Grenade, *Kitāb al-Tibyān*, éd. annotée par Tawfiq al-Tibī (Amīn), Les Editions Ukāz, Rabat, 1995, p. 164-165.
- (3) E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, Geuthner, Paris, 1928, p.107, note 1.
- (4) Ibn 'Idārī, *al-Bayān*, vol. 4: (*partie des Almoravides*), éd. Ihsān 'Abbās, Beyrouth, s. d. p. 44, 48, 52. V. Lagardère, traitant du ravitaillement de l'armée almoravide, n'évoque pas la question de l'itinéraire militaire, en raison certainement du manque flagrant de la littérature almoravide. Cf. *Les Almoravides*, l'Harmattan, Paris, 1989, p. 196. Il est important de noter que les Almoravides utilisent Sebta comme point de rassemblement de leurs troupes en partance pour al-Andalus. La ville d'al-Qaṣr al-Ṣaḡīr était à cette époque une simple bourgade sans grande importance, comparée à Tanger et Sebta, qui connaîtra un développement remarquable sous la dynastie des Lamtuna. Sur Sebta sous les Almoravides voir H. Ferhat, *Sabta des origines au XIV^e siècle*, éd. al-Manahil, Rabat, 1993. La ville d' al-Qaṣr al-Ṣaḡīr ou Qaṣr Maṣmūda, n'atteint son apogée en tant que grande ville et point d'embarquement régulier des armées marocaines qu'à partir de l'époque almohade. Les

Mais ce n'est qu'à partir d'al-Idrīsī et grâce à ses descriptions très riches et originales que commence à s'écrire l'histoire de la route en question et surtout celle des villages et des localités situés le long de cette route⁽⁵⁾. Quoi que l'on ne soit renseigné que sur une partie de ce long itinéraire, à savoir celle qui relie Marrakech à Salé⁽⁶⁾, l'illustre géographe natif de Sebta, dénombre huit étapes entre ces deux villes dans la *Nuzhat al-Muštāq*. Les toponymes dont il dresse la liste sont, pour la première fois, cités dans une source géographique⁽⁷⁾. Il s'agit, en partant de Marrakech et en suivant l'ordre établi dans la *Nuzha*, des localités suivantes : Tunīn, Tiqtīn, Ġafsīq, Umm Rbī', Iğissal, Ankāl appelée aussi Dār al-Murābiṭīn, Makūl et enfin Ikssīs (Kssīs). Toutes ces localités sont qualifiées de *qarya-s* et sont globalement distantes l'une de l'autre d'une journée. Après l'ouvrage d'al-Idrīsī, le *Kitāb al-Mann bi-l-imāma* du chroniqueur andalou Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt al-Bāḡī occupe une place de choix : il est sans exagération la pierre d'angle dans la construction du travail que nous proposons de mener ici sur les villages et les localités de la route Marrakech-Le Détroit. Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt présente des informations précieuses sur l'itinéraire militaire des deux premiers califes almohades en dénombrant, étape par étape, les différents endroits dans lesquels descendaient ses suzerains en route vers al-Andalus. Sa liste vient donc compléter et enrichir celle d'al-Idrīsī. Les étapes dont cet auteur fait mention, et qu'il appelle *manzil-s* sont, après Marrakech, les suivantes : Tansīf, Dšār al-Hattāba, Tunīn, Tūqṭīn, Umm Rbī', al-Ğīssal, Makūl et Wādī Wāsnāt ensemble, Wādī Kssās, 'Ayn Ġabūla et Marġ al-Ḥamām ou Hammām⁽⁸⁾. Dans ces listes, nous n'avons cité que les sites ruraux et les petits

mentions multiples dans *al-Mann* d'Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, et le *Bayān* d'Ibn 'Idārī montrent clairement son importance durant cette période.

- (5) Al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq fi iħfirāq al-żafāq*, trad. de Ch. Jaubert, revue et annotée par H. Bresc, A. Nef, *La Première géographie de l'Occident*, Flammarion, Paris, 1999, p. 144-146.
- (6) Notons qu'al-Idrīsī parle de la ville de Salé comme la première grande ville de l'itinéraire, située sur l'Atlantique, et reliée à la capitale des Almoravides. Il n'est pas question ici de Rabat, puisque au moment où al-Idrīsī décrit cet itinéraire, cette ville n'avait pas encore été créée. Le géographe aurait quitté le Maroc vers la Sicile en 533/1140, donc 12 ans avant la naissance de la ville almohade en face de Salé. Cf. al-Idrīsī, *Nuzha*.
- (7) Il faut juste rappeler que al-Murrākušī contemporain des Almohades dit, comme al-Idrīsī, qu'il y a neuf étapes entre Marrakech et Salé sans pour autant les nommer. Cf. al-Murrākušī, *al-Mu'ġib*, Casablanca, 1978, p. 507.
- (8) Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, *al-Mann bi-l-imāma 'alā l-mustaqd'añ*, 3^e édition annotée par : al-Tāzī ('Abd al-Hādī), Beyrouth, 1987, p. 352-361.

endroits périurbains, en laissant de côté les villes et les grandes agglomérations qui jalonnaient cet itinéraire, à savoir Ribāt al-Fath, Salé, Sabta, et d'al-Qaṣr al-Ṣaqīr appelé aussi Qāṣr al-Maḡāz, auxquelles nos deux sources réservent, bien évidemment, des informations des plus intéressantes.

Le *Bayān* d'Ibn 'Idārī fournit pratiquement les mêmes informations concernant les étapes franchies par les troupes almohades en marche à la guerre. Pour ces étapes qu'il appelle parfois *manzil-s*, situées sur l'itinéraire de Marrakech à Rabat, Ibn 'Idārī, qui s'appuie beaucoup sur l'auteur d'*al-Mann*, cite les noms de deux localités : Tānsīft⁽⁹⁾ et Tuqfīn⁽¹⁰⁾.

Ainsi donc, rares sont les sources qui fournissent des renseignements sur l'emplacement, les structures de peuplement, ou les situations économiques et démographiques des villages et des localités situés sur la route Marrakech-Le Détroit à l'époque almohade.

La *Nuzha* d'al-Idrīsī et *al-Mann* se complètent ; à quelques exceptions près, ils citent les mêmes localités. Les différences que l'on peut relever, en plus de celles précédemment mentionnées, se rapportent au nombre et aux noms de certains de ces villages-relais. Notons ainsi que les deux étapes appelées Tānsīft et Dšār al-Hatṭāba dans *al-Mann*, situées entre Marrakech et Tūnin ne figurent pas sur la liste d'al-Idrīsī. Le lieu dit Wādī Wāsnāt est également absent sur l'itinéraire de la *Nuzha*. De son côté, l'ouvrage d'*al-Mann* ne fait aucune mention de la *qarya* d'Ankāl ou de celle de Ġafsīq, pourtant toutes deux décrites dans la *Nuzha*. Selon nous, ces petites différences ne sont pas dues à l'existence de deux routes différentes – le nombre important de toponymes communs des deux descriptions infirme cette thèse. Il faut plutôt expliquer l'absence de quelques toponymes chez l'une ou l'autre source par le fait que la *Nuzha*, par exemple, en tant qu'œuvre géographique, s'intéresse aux populations, aux structures de peuplement, aux données topographiques et aux réalités économiques, bref aux lieux où vivent les gens et aux endroits fréquentés par les commerçants et les voyageurs. Il n'est pas question dans cet ouvrage de dénombrer des haltes ou des gîtes pour la simple raison que la *mahalla* du prince ou du calife vient y camper. En revanche, dans les récits d'*al-Mann* la place réservée aux populations et leurs lieux d'habitations, surtout ruraux, est

(9) Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib (partie des Almohades)*, Casablanca, 1985, p. 214.

(10) *Ibid.*, p. 157. Le nom que donne l'auteur à cette localité correspond à Tūqfīn dans *al-Mann* d'Ibn Ṣāḥib al-Ṣalāt.

très minime, voire parfois absente. Dans ce type de sources, c'est l'histoire des faits d'armes et des expéditions liées à la *sīra* (biographie) du calife suzerain qui détermine la mention où non des villages auxquels nous avons affaire. Ce n'est qu'à l'occasion du passage du calife ou de l'un de ses généraux, par un tel ou tel endroit, ou village, que celui-ci peut retenir la curiosité de l'auteur. Les villages d'al-Idrīsī, qui ne semblent pas avoir constitué d'étapes militaires à l'époque où écrit l'auteur d'*al-Mann*, ne sont donc pas mentionnés. L'on peut également penser, en expliquant les différences entre les deux descriptions concernant les étapes, que certains villages *idrisis* avaient disparu ou s'étaient dépeuplés après l'avènement des Almohades. Cela pourrait être par exemple le cas des d'Ankāl et Ġafsīq.

2. Villages et terroirs : étude préliminaire et essai d'identification

2.1. Les localités du Haouz nord de Marrakech

Tānsīf

Cité par Ibn Sāhib al-Šalāt⁽¹¹⁾ comme étant la première étape sur la route de l'armée après Marrakech, ce lieu tire certainement son nom de celui de l'oued Tānsīf, fleuve qui court, depuis ses sources dans les montagnes de l'Atlas, à 5 km au nord de la capitale des Almohades, et se jette dans l'Océan Atlantique. Nous ignorons s'il s'agit d'un village ou d'un simple gîte. Le terme de *manzil* (pl. *manāzil*) employé aussi bien par le chroniqueur andalou que par l'auteur du *Bayān* pour qualifier le site de Tānsīf, ne permet aucunement de reconnaître sa nature. Cependant, une lecture du terme de *manzil* que les chroniques utilisent pour désigner une étape peut fournir des éléments de réponse. Le terme *manzil*, ainsi que nous le rencontrons chez les géographes arabes, et à titre d'exemple al-Idrīsī, peut désigner un village ou une petite ville, ou une simple halte, que les voyageurs et les commerçants considéraient comme une étape. Cependant, chez Ibn Sāhib al-Šalāt et Ibn 'Idārī, ce mot, qui est utilisé afin de désigner des étapes militaires almohades, pourrait avoir une autre signification. Un récit d'Ibn 'Idārī vient à l'appui de cette hypothèse. L'auteur du *Bayān* rapporte qu'al-Manṣūr ordonna en 589/1193 de « construire, aux environs de Séville, un *manzil* destiné au rassemblement des combattants (*amara al-Manṣūr bi-ḥtiṭāt manzilⁿ bi-ḥāriġi Iṣbiliya yakūn^u bi-rasmi nuzūli al-*

(11) Ibn Sāhib al-Šalāt, *al-Mann*, p. 352.

muğāhidīn⁽¹²⁾. Nous apprenons de ces propos d’Ibn ‘Iqdārī, d’une part que le mot *manzil* signifierait une structure fortifiée –soit, ici, la forteresse ou le Ḥiṣn al-Faraḡ construit par al-Mansūr près de Séville. D’autre part, il paraît clair que ce *manzil* (ou ouvrage fortifié) avait une fonction qui n’était autre que le rassemblement des combattants qui venaient y camper au moment des expéditions. Mais à défaut d’autres indications textuelles, et surtout, de témoignages archéologiques, notre hypothèse reste fragile et sujette à caution.

De plus, selon l’auteur d’*al-Mann*, une demeure califale (*Dāri-hi*) destinée à accueillir le calife almohade lors de ses campements militaires devait exister à Tānsīf⁽¹³⁾. Il semble que l’histoire de ce lieu en tant qu’étape militaire commence avec le premier calife almohade ‘Abd al-Mu’min. En tout cas le site semble avoir servi jusqu’à la fin de l’époque almohade comme étape pour les troupes califales. L’on peut même supposer que la localité de Tānsīf correspond au site que le *Bayān* d’Ibn ‘Iqdārī appelle Faḥṣ al-Mahālis, lieu que les derniers califes almohades utilisaient comme halte non loin de Marrakech et dans lequel le calife al-Murtadā, aurait ordonné, de restaurer un ancien *hammām* dont on peut se demander s’il ne s’agit pas de la demeure califale mentionnée par *al-Mann*⁽¹⁴⁾.

Dšār al-Haṭṭāba

Citée uniquement par Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt en tant que deuxième étape de l’itinéraire militaire depuis Marrakech, cette localité abritait également, dit l’auteur d’*al-Mann*, une demeure califale dans laquelle descendit le calife almohade Abū Ya‘qūb Yūsuf, lors de sa première campagne militaire vers al-Andalus⁽¹⁵⁾. Il semble, comme dans le cas de la localité de Tānsīf, que cette habitation réservée au calife fut construite par le premier souverain almohade. Le texte d’*al-Mann* est très explicite à ce propos. Toutefois, nous ne savons pas si la demeure du calife fut élevée dans ou près d’un endroit habité, ou bien si elle avait été une simple halte isolée sur la route vers le Nord, assez près de Marrakech. Quoique nous ne disposions d’aucun renseignement permettant d’identifier cette localité, il apparaît que Dšār al-Haṭṭāba, fut un petit bourg dont

(12) Ibn ‘Iqdārī, *al-Bayān (Almohades)*, p. 214-215.

(13) Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 353.

(14) Ibn ‘Iqdārī, *al-Bayān (Almohades)*, p. 408.

(15) Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 353.

le toponyme, d'origine arabe (Dšār al-Hattāba littéral. : petit bourg de la bûcheronne), laisse augurer d'une occupation humaine de très faible densité et, probablement, un habitat très dispersé, ce qui pourrait d'ailleurs expliquer l'absence du toponyme chez al-Idrīsī. Il est curieux tout de même de constater que cette localité porte un nom arabe dans une région où l'on remarque une nette dominance de la toponymie berbère. Est-il permis alors de penser à la présence d'une population d'origine arabe dans la région ? Il n'est pas hasardeux d'accepter cette thèse même si les données d'al-Idrīsī sur les populations qui occupaient la plaine située entre les deux fleuves de Tānsīt et Umm Rbī', ne parlent que des tribus berbères. La présence arabe dans différentes localités du Maroc médiéval, même au sein des milieux berbères, est attestée historiquement depuis l'aube de l'islamisation du pays⁽¹⁶⁾.

Tūnīn

Le site est connu, au moins depuis la fin du V^e/XI^e, puisque c'est dans cet endroit que trouva la mort le célèbre cadi almoravide Abū al-Ḥaqqāq Ibn al-Malḡūm en 492/1099⁽¹⁷⁾. Pour al-Idrīsī⁽¹⁸⁾, c'est la première localité-étape entre Marrakech et Salé, tandis qu'elle constitue la troisième halte de l'armée, après Tānsīt et Dšār al-Hattāba, selon l'itinéraire d'Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt. Si celui-ci se contente de dire que Tūnīn renfermait, à l'instar des deux sites précédents, une résidence du calife Abū Ya'qūb Yūsuf, le premier semble beaucoup plus généreux et donne des informations, quoique très brèves, sur cette localité. Il dit en effet qu'il s'agit d'une *qarya*, située « à l'entrée d'une plaine vaste et sans dénivellation ni sinuosité, longue de deux jours » ; laquelle plaine s'étend au nord de la ville de Marrakech, jusqu'aux confins de l'Umm Rbī', et elle est habitée par des tribus berbères : Gazūla, Lamṭa et Sadrāta. Huici Miarda identifie Tūnīn avec l'actuelle localité de Sīdī Bū 'Utmān, située à une trentaine

(16) Cf. Lévy (Simon), « Problématique historique du processus d'arabisation au Maroc : pour une histoire linguistique du Maroc », p. 17, et Rosenberger (Bernard), « Les villes et l'arabisation. Fonctions des centres urbains du Maġrib al-Aqsā (VIII-XV s.) », p. 47 dans *Peuplement et arabisation au Maghreb Occidental. Dialectologie et histoire*, Actes réunis et préparés par Jordi Agudé, Patrice Cressier et Ángeles Vicente, Casa de Velázquez-Universidad de Zaragoza, Madrid-Zaragoza, 1998.

(17) Ibn 'Abd al-Malik (al-Murrākuṣī), *al-Dayl wa-l-Takmila li-kitābay al-mawṣūl wa-l-ṣila*, vol. 8, t. 2, éd. M. Ibn Ṣarīfa, Rabat, 1984, p. 431.

(18) al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 144.

de kilomètres au nord de Marrakech⁽¹⁹⁾. Cette localité correspond parfaitement, de par sa situation et son rôle d'étape sur l'itinéraire médiéval, qu'il assurera jusqu'au début du siècle dernier, à l'ancienne *qarya* de Tūnīn, comme le propose, non sans raison, l'historien espagnol. Le paysage naturel dont parle al-Idrīsī, en décrivant la plaine où se dressait le village de Tūnīn, ne semble pas avoir beaucoup changé par rapport à celui que décrit Prosper Ricard en mentionnant, en 1930, le site de Sīdī Bū ‘Uṭmān⁽²⁰⁾. Le jujubier sauvage qui couvrait la plaine du temps d'al-Idrīsī était, selon l'auteur des *Guides bleus*, encore là au début du siècle dernier. Notons également, que l'auteur de la *Nuzha* dit qu'une *marhala* sépare Marrakech du village de Tūnīn. Comme la *marhala*⁽²¹⁾ est estimée, chez al-Idrīsī, à environ 40 km, cette indication fort intéressante ne peut que corroborer, encore une fois, l'identification de Tūnīn avec l'actuel Sīdī Bū ‘Uṭmān. Ajoutons enfin que même l'étymologie du toponyme Tūnīn, que l'on peut rapporter au mot berbère *anū* (= puit), suggère la présence, dans cette *qarya* de systèmes d'exploitations hydrauliques dont les puits seraient un exemple (Tūnīn serait une des différentes formes plurielles de *anū* ou *tanūt*).

Tūqṭīn ou Twāqṭīn

Après Tūnīn, les troupes du calife, selon l'auteur d'*al-Mann*⁽²²⁾, campent à Tūqṭīn. C'est la localité que l'on trouve mentionnée sous la graphie Tiqṭīn dans la *Nuzha*. Pour al-Idrīsī, ce village est situé à une étape (*marhala*) de la précédente localité⁽²³⁾, dans la vaste plaine qui s'étend au nord de Marrakech. Le géographe n'en dit pas plus. Selon Huici Miranda, qui ne se justifie pas, cette *qarya* correspondrait au lieu dit *Nzalet El Adem*, situé à 24 km au nord du

(19) Huici Miranda (Ambrosio), *Historia politica del imperio almohade*, t. 1, Tetuan, 1956, p. 248, note 1.

(20) Ricard (Prosper), *Les Guides bleus : Maroc*, Librairie Hachette, 1930, p. 120.

(21) Il n'y a pas d'étude d'ensemble, comme le note Faouzi Mahfoudh, sur ce type de mesure de distance qu'emploient les géographes et les voyageurs médiévaux. La *marhala*, désigne pour l'époque médiévale, une étape, que le voyageur pouvait parcourir en un jour. Mais elle reste une mesure de longueur variable qui dépend de la facilité ou de la difficulté du terrain à parcourir. Cf. Faouzi Mahfoudh, « Le relais sur la route Tunis-Kairouan au Moyen Âge », *L'Africa Romana*, XIV, Sassari 2000, Roma 2002, p. 2028, note 14.

(22) Ibn Ṣāḥib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 353.

(23) al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 144. On relève dans le *Bayān* d'Ibn ‘Idārī deux graphies : Tuqṭīn et Twāqṭīn. Cf. *al-Bayān (Almohades)*, p. 157 et 251.

village de Sīdī Bū ‘Utmān⁽²⁴⁾ et à 55 km au nord de Marrakech. Ainsi qu'il a l'habitude de le faire, Huici semble ne se baser que sur quelques notes de Prosper Ricard, notes où ce dernier indique la présence, dans ce village de *Nzalet El Adem*, de puits d'une profondeur de 20 à 80 m⁽²⁵⁾. Bien évidemment, l'on comprend que Huici fait le rapprochement, sans pour autant le noter, entre la présence des puits, le nom du village (*Nzala'* signifie halte ou gîte) et la prise, par les Almohades, du site de Tūqfīn comme étape pour le campement des armées. C'est une hypothèse qui reste donc très plausible. Mais la découverte, dans les années cinquante du siècle dernier, d'installations hydrauliques et d'autres structures destinées à l'exploitation agricole, dans la région de la Bahīra⁽²⁶⁾, nous pousse à revoir cette hypothèse, donc revoir la localisation de

(24) Huici Miranda (Ambrosio), *Historia*, t. 1, p. 248, note 2.

(25) Ricard (Prosper), *Les Guides*, p. 120.

(26) Il est curieux de noter que Charles Allain ne puisse établir un rapport entre le nom de cette plaine du Pays Rehamna et les *bahīra*-s de Marrakech dont les mentions sont assez fréquentes dans l'historiographie almohade et post-almohade, laquelle attribue ces grandes exploitations agricoles aux sultans almohades. Ainsi il n'hésite pas à traduire, à tort, ce toponyme par "la petite mer ou le lac", quoique les résultats de son étude pertinente sur le site de La Bahīra mettent l'accent sur l'aspect agricole de celle-ci et lient son développement aux travaux des califes almohades. D'ailleurs, faut-il rappeler que le sous-titre de son étude est « Une organisation agricole almohade dans la Bahīra ». Cf. Charles Allain, « Reconnaissances archéologiques dans le massif des Rehamna et la Bahīra II : une organisation agricole almohade dans la Bahīra », *Hespéris*, XLI, 1954, p. 157, note 2. Quant à la signification du terme *bahīra* ou *bhīra*, les auteurs du *Dictionnaire Arabe-Français, Langues et cultures marocaines* notent que, dans le parler marocain d'aujourd'hui, la *bahīra* signifie: « champ ou jardin non irrigué, destiné à la culture maraîchère, spécialement celle des cucurbitacées (melon, pastèques, courges, courgettes, concrèmes) et des navets, oignons, etc. elle a comme équivalents, *bustān*, jardin, *gnan*, *sānya*, *‘arsa* ». Cf. A. L. De Prémare et alii, *Dictionnaire Arabe-Français, Langues et cultures marocaines* t. 1, L'Harmattan, Paris, 1993, art. *bhīra*, p. 144. Pour E. Lévi-Provençal, il s'agit, de « verger, olivette, jardin complanté d'arbres et irrigable, avec pavillon d'habitation ». Cf. *Documents inédits*, Glossaire, p. 232. Il est à remarquer que nombreuses sont les mentions, surtout dans *al-Bayān*, qui se rapportent à la présence de pavillons (*qubba*-s) dans les *bahīra*-s des sultans almohades aussi bien au Maroc qu'en al-Andalus. Cf. *al-Bayān*, (*Almohades*), p. 171. Le pouvoir almohade avait le soin d'aménager de grands jardins sultaniens (*bahīra*-s) que la littérature médiévale et surtout contemporaine nous a bien gardé les souvenirs. Les *bahā’ir* (sing. *bahīra*) de Marrakech et de Séville sont de loin les plus connues et les plus prestigieuses du vivant des trois premiers califes que celles des autres villes. On les connaît, nous disent les sources, à Ribāt al-Fath, à Fès, à Meknès et à Taza pour ne citer que ces grandes villes de l'époque. Cf. Ibn Gāzī, *al-Rawd al-hatūn fī aḥbār Maknāsat al-Zaytūn*, 2^e

Tūqṭīn. La plaine de la Bahīra est une steppe située non loin de Sīdī Bū ‘Utmān qui s'étend au sud du massif des Rehamna jusqu'à la chaîne des Djebilet. Pour Charles Allain, l'ensemble des découvertes faites dans cette plaine, doivent être identifiés avec des installations almohades qui devaient jalonner, avec d'autres ouvrages mis au jour dans la même région, la route de Marrakech-Salé : « la vie des Berbères en face des Arabes déportés, est liée intimement dans la Bahīra aux travaux d'exploitations almohades ; les jalons de la route de Maroc (c'est-à-dire Marrakech) à Sala présentent tant de ressemblances avec les ouvrages de la [Séguia] Yaqoubia qu'il est impossible de les séparer»⁽²⁷⁾.

Parmi ces découvertes, le monument que Charles Allain appelle le *magasin fortifié* est l'exemple le plus frappant de la très vraisemblable présence almohade sur le site de la Bahīra. Voici quelques traits généraux de cette structure, que nous résumons d'après le travail de Charles Allain.

édition, Rabat, 1988, p. 12. Sur Meknes, Fès et Tāza ; Ibn ‘Idārī, *al-Bayān (Almohades)*, p. 158, sur Séville p. 113, 121, 159, 218, sur Marrakech, p. 117, 124, 155; Ibn Sāhib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 372-376. Par ailleurs, Il est à remarquer que le vocable Bahīra a été toujours vocalisée à tort par les chercheurs ou les traducteurs des sources andalou-maghribines y faisant allusion, en *buhayra* (littéral. : lac). Ainsi la première grande bataille opposant, aux portes de Marrakech en 524/1131, les Almoravides aux Almohades, paraît dans les différentes études, toujours sous le nom de bataille d'*al-Buhayra* au lieu d'*al-Bahīra*. Le chroniqueur oriental Ibn al-Atīr dit qu'au Maroc du VI^e /XII^e siècle, les gens appellent le jardin *bahīra*. L'importance de ce témoignage réside dans le fait qu'il nous renseigne sur la graphie correcte du nom, chose que l'on a toujours négligé ou oublié de vérifier. Quand cet auteur fait cette remarque pertinente, on comprend que le mot ne semble pas avoir été d'usage ni même connu, en Orient musulman et qu'il ne lui était pas familier. Donc, s'il s'agissait du même terme ça n'aurait pas échappé à Ibn al-Atīr, surtout, il ne faut pas l'oublier, qu'il était, en plus de sa qualité d'éminent historien, un lexicographe de renom. Plus considérable aussi est le témoignage de l'auteur de l'*Istibṣār* qui précise qu'à l'époque almohade les Gens de Marrakech appellent les grands jardins plantés *bahīra-s* “*Yusammūn al-basātīn bahīr li-ṣizamihā*”. Ceci est encore une preuve qui réfute toute vocalisation erronée du terme en question, en *buhayra* au sens de lac, puisque ce dernier sens ne semble pas, s'il était appliqué aux jardins plantés, échapper à l'auteur. Voir Ibn al-Atīr, *al-Kāmil fi al-tārīḥ*, 13 vols, Dār Ṣādir, Beyrouth, 1979-82, t. 10, p. 577. Il importe enfin de signaler que cette culture de la *bahīra* n'était pas seulement une tradition liée au pouvoir, cet “art” semble puiser ses origines, du début de l'époque almoravide. Les *Bahīra-s intramuros* et *extramuros* étaient très connues à Marrakech, à cette époque. Cf. A. Sadqi Azaykou, « al-B(a)ḥīra », *Ma'lamat al-Maġrib*, vol. 3, Imprimeries de Salé, p. 1085.

(27) Allain (Charles), « Reconnaissances archéologiques dans le massif des Rehamna et la Bahīra, I », *Hesp.*, XLI, 1954, p. 155.

Il s'agit, en fait, d'un bâtiment de plan rectangulaire de 80 m. sur 14 m. qui se trouve en partie logé dans une fosse de 1,50 m. de profondeur, taillée dans le roc⁽²⁸⁾. Il est divisé en trois compartiments de 25,70 m. de longueur où l'on remarque deux rangées de piliers de 1 m. de longueur sur 2 m. de largeur qui supportaient sans doute les voûtes de l'édifice. Sur sa face extérieure le bâtiment est flanqué de bastions de plan carré dans les angles et barlongs sur les côtés. Les bastions d'angles sont pleins. Les bastions de flanquement, au nombre de 6, sont disposés dans l'axe de chaque compartiment. Le magasin est entouré d'un ensemble de longues pièces mesurant 3 m. de largeur chacune et dotées de portes, formant ainsi un rectangle parfait. Les murs de ces constructions, épais de 0,65 m. sont construits en béton d'assez mauvaise qualité. En essayant de reconstituer le plan de l'édifice central⁽²⁹⁾, Charles Allain note qu'il est vraisemblable que le bâtiment soit couvert par une terrasse percée d'orifices par où le grain était versé. Quant à la destination de l'édifice, Allain s'appuie sur des arguments probants, comme la présence juste au dessus du sol des magasins d'une couche de céréales tassés, pour démontrer qu'il s'agit d'un grand bâtiment dont la fonction est d'emmagasiner des céréales, à l'instar des greniers collectifs. Les silos devaient avoir une capacité estimée à 2000 m³ environ, et ils auraient pu contenir 5000 m³.

Nous pouvons dire que c'est dans le cadre des exploitations almohades dans la Bahīra que se situe l'établissement du magasin fortifié. L'emplacement de ce monument près de la route traversée par les troupes militaires, les dimensions de ses structures et enfin sa fonction, font de la Bahīra la probable localité de Tiqṭīn.

Ĝafsīq

Nous ne savons rien sur cette localité, si ce n'est ce qu'en dit al-Idrīsī. Il la qualifie également de *qarya* et note qu'elle est située à l'extrême de la même plaine où se trouvent Tūnīn et Tiqṭīn, et qu'elle est à une étape de cette dernière⁽³⁰⁾.

Remarquons le peu d'importance que le géographe arabe paraît accorder à Tūnīn, Tiqṭīn et Ĝafsīq, peu d'importance qui tranche avec ses descriptions des

(28) *Ibid.*, p. 449.

(29) *Ibid.* p. 450.

(30) al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 144.

autres localités de l’itinéraire, qui sont beaucoup plus détaillées. De ceci, l’on doit sans doute conclure que ces villages étaient de moyenne voire de petite taille, et qu’ils se situaient dans des zones à la très faible densité de peuplement. D’ailleurs, hormis les deux textes d’al-Idrīsī et d’Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, les sources géographiques ne se font pas l’écho de cette plaine qui s’étend au nord de Marrakech entre l’oued Tṭānsift et celui de l’Umm Rbīr et n’accordent aucun intérêt à ses localités. Ce n’est qu’à partir de la vallée de l’Umm Rbīr, en passant dans la vaste plaine de Tamesna, que ça soit à l’intérieur du pays ou sur les plaines atlantiques, que villes et villages prennent de l’importance et retiennent l’attention des géographes. Les conditions naturelles et les données topographiques, entre autres, sont sans doute à l’origine de cette grande différence dans la nature du peuplement entre la plaine de Tamesna et celle du Haouz nord de Marrakech. Celle-ci, steppique et aride ne semble pas avoir favorisé des meilleures conditions pour le développement du peuplement sur ses terres et l’émergence d’assez importantes localités. La réalisation, réussie, du Projet de Marrakech sous les Almoravides et les Almohades, au milieu de cette vaste plaine aride, est très surprenante.

2.2. Les localités de la plaine de Tamesna⁽³¹⁾

Umm Rbīr

C’est le plus grand village (*qarya ḡāmi'a*) sur l’itinéraire d’al-Idrīsī⁽³²⁾.

- (31) Sur Tamesna, Cf. J. -Léon L’Africain, *Description de l’Afrique*, éd. A. Epaulard, 1980, t. 1, p. 159. Jusqu’au début du XVI^e siècle, la région de Tamasna correspondait, selon cet auteur, au territoire situé entre l’oued Umm al-Rabīr au sud et le fleuve Bouregreg au nord. Du côté ouest elle était limitée par l’Atlantique, et prend fin vers l’est à l’Atlas. Cf. L. Massignon, *Le Maroc dans les premières années du XVI siècle. Tableau géographique d’après Léon l’Africain*. Mémoires de la Société Historique Algérienne, t. 1, Alger, 1906, p. 210. M. Kably dit que le Tamasna recourait, à l’époque médiévale, toute la partie du territoire s’étendant entre Marrakech et Salé, soit l’actuelle province de la Chaouia débordant sur celle des Zaers au nord-est et celle des Doukkala au sud-ouest. Cf. M. Kably, *Société, pouvoir et religion au Maroc à la fin du Moyen-Âge*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1986, p. 16, n. 3.
- (32) al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 144. Dans la récente édition de la *Géographie* d’al-Idrīsī, on a traduit l’expression *qarya ḡāmi'a* par “village où l’on fait la prière du vendredi”. Nous ne sommes évidemment pas d’accord avec cette traduction, puisque le terme, employé ici par le géographe, pour qualifier le village Umm Rbīr, n’a rien à voir avec le sens de *ḡumu'a* ou *ḡamā'a*, termes qui indiquent, comme on le sait, la présence d’une grande mosquée dans une localité donnée. Or, nous avons remarqué que l’emploi de ce mot a, chez l’auteur, un rapport étroit avec le sens de “grandeur et prospérité” de la localité citée ou décrite, c’est dire que

Séparé de Ĝafsīq d'une *marhala*, il est située sur la rive gauche de l'oued Umm Rbī' auquel il a, probablement, emprunté son nom⁽³³⁾. Les habitants de ce grand village, dit al-Idrīsī, sont un mélange de Berbères Rahūna, de Zénètes et de Tamasna. Ils s'adonnent à l'agriculture et à l'élevage des ovins et des chameaux. L'on remarque, dans cette localité, une production abondante de céréales, notamment de froment –qui était de bon marché du temps d'al-Idrīsī. Sans doute conscients de l'importance de ce riche village, qui pouvait constituer, comme en témoigne al-Idrīsī, une réserve d'approvisionnement (en vivres et en hommes⁽³⁴⁾) des armées en marche, les califes almohades y ont établi leur propre résidence et ont construit un solide pont flottant⁽³⁵⁾, construit sur des barques en bois, sur l'oued Umm Rbī'. Ainsi le passage des troupes était-il facilité.

Identifier Umm Rbī' n'est pas chose aisée. L'on doit supposer que cette *qarya* était localisée près de l'actuelle localité de Mašra^c b. Abbū (littér. gué b. 'Abbū), située, elle aussi, sur les bords du fleuve Umm Rbī'. Ainsi que le note P. Ricard, l'on traverse le fleuve sur un pont à cet endroit⁽³⁶⁾. Ce pont ne serait-il pas l'ouvrage auquel fait allusion Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt ? Quoi qu'il en soit, la situation de Mašra^c b. 'Abbū sur l'ancienne route médiévale et le fait qu'il soit le gué le plus connu pouvant assurer le passage de part et d'autre du fleuve Umm Rbī', militent en faveur de son identification avec le village médiévale de Umm Rbī'.

celle-ci rassemble (du verbe *gāma'a*) et réunit tous les atouts favorisant une installation humaine et un peuplement très développé. Voir, à titre exemple, sur les occurrences de ce mot dans la *Nuzha* (texte arabe), Beyrouth, 1989, t. 1, p. 152. Toutefois, nous tenons à préciser que si l'expression d'al-Idrīsī ne signifie forcément pas la présence d'une grande mosquée, ceci n'empêche aucunement que la *qarya* d'Umm Rbī' dispose de ce type de monument religieux.

(33) A. Tawfiq croit, au contraire, que c'est le nom du village qui aurait été à l'origine du nom que porte aujourd'hui le fleuve Umm Rbī'. Cf. Ibn al-Zayyāt Al-Tādilī, *al-Taṣawwuf ilā riğāl al-taṣawwuf*, 2^e éd. annotée par Tawfiq (Ahmad), Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat, 1997, p. 309, note 820.

(34) al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 144. Les habitants de ce village étaient connus, aussi, par leur maîtrise de l'art de la cavalerie (*al-furiūsiyya*).

(35) Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 354.

(36) Ricard (Prosper), *Les Guides*, p. 120.

Iḡīssal

À propos de cette localité, la description de la *Nuzha* d’al-Idrīsī en fait un joli village (*qarya ḥasana*), aux sources aquifères très abondantes, exploitées par les populations locales dans l’arrosage de leurs cultures⁽³⁷⁾. Iḡīssal, que sépare une *marḥala* du village d’Umm Rbī’, est située au milieu de la route entre Marrakech et Salé. *al-Mann bi-l-imāma* mentionne la même localité et dit qu’elle aussi était dotée d’une habitation destinée à l’accueil du calife almohade pendant ses déplacements vers le nord du pays⁽³⁸⁾. L’identification de ce site semble primitivement poser un sérieux problème : le toponyme Iḡīssal est fréquent, dans différentes régions du Maroc à l’époque médiévale. Le *Kitāb al-Tašawwuf*, source hagiographique composée au début du VII^e/XIII^e siècle, fait, à titre d’exemple, mention d’une *qarya* qui porte le même nom⁽³⁹⁾. Selon A. Tawfiq, éditeur de cet ouvrage, le sens du toponyme Iḡīssal, qui est d’origine berbère, renvoie soit à un lieu situé près d’un cours d’eau, soit un lieu qui surplombe un canal d’irrigation ou un aqueduc. Cette définition correspond tout à fait aux informations d’al-Idrīsī, précédemment signalées⁽⁴⁰⁾. Huici Miranda propose la localisation d’Iḡīssal sur l’emplacement de l’actuelle localité de Guisser⁽⁴¹⁾, située dans la province de Chaouia (l’ancienne Tamesna), sur la route reliant la ville de Brouj à celle de Settat, à 28 km de celle-ci. Cette hypothèse est acceptée par A. Tawfiq, qui, en se basant sur la présence de quelques vestiges anciens à Guisser et surtout sur l’analyse du toponyme berbère, affirme que le nom de cette dernière localité ne serait qu’une déformation du vocable original Iggīssal.

Ankāl

Dans l’état actuel de nos connaissances, aucune source, exception faite de la *Nuzha*, ne fait mention d’une localité qui aurait porté ce nom au Maroc

(37) al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 145.

(38) Ibn Sāhib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 354.

(39) Ibn al-Zayyāt Al-Tādilī, *al-Tašawwuf*, p. 423, n. 327.

(40) *Ibid.* La forme berbère du toponyme étudié est, selon Tawfiq, Iggīssl, terme composé de deux mots, *igg* qui signifie sur, au dessus et *issil* ou *issl* qui a le sens de petit cours d’eau. Les graphies rencontrées dans la *Nuzha*, *al-Mann*, et *al-Tašawwuf*, présentant le toponyme avec les lettres “g” ou “ḡ” ne sont que le fait d’une prononciation arabe du toponyme berbère, puisque la lettre “g” n’existe pas en arabe.

(41) Huici Miranda (Ambrosio), *Historia*, t. 1, p. 248, note. 4.

médiéval. L'ouvrage d'al-Idrīsī présente Ankāl comme un village plaisant “*qarya hasana*”, où l'on rencontre une source surmontée de coupoles et dont les eaux, coulent à découvert. Le site, rapporte al-Idrīsī, est entouré de champs cultivés et de troupeaux de chameaux, bovins et ovins⁽⁴²⁾. Les indications d'al-Idrīsī ainsi que l'identification d'Igissal avec Guisser, et la localisation du site de Makūl, que nous verrons plus loin, nous permettent de localiser facilement la *qarya* d'Ankāl au milieu de la plaine de Tamesna, à presque mi-chemin entre les deux localités précitées, en l'occurrence, Guisser et Makūl. En fait, étant donné que Ankāl est séparée de ces deux endroits d'une étape chacune, il faut chercher son emplacement non loin de l'actuelle petite ville de Ben Ahmed⁽⁴³⁾. Enfin, il n'est pas sans intérêt de noter que Ankāl portait un autre nom, qui est selon al-Idrīsī, *Dār al-Murābiṭīn* (la maison/habitation des gens du *ribāṭ*). Sans soulever ou rentrer dans le vieux débat sur le terme *ribāṭ* et ses différents significés⁽⁴⁴⁾, est-il permis de lier l'apparition de ce toponyme à la présence sur cette localité du Tamesna, qui fut l'ancien territoire du royaume des Bargwāṭa, d'un *ribāṭ* destiné à combattre ces Berbères que les sources médiévales qualifient d'« hérétiques »? Ou s'agit-il de ce qui serait l'un des premiers exemples de ce type de *ribāṭ* à fonction mystico-religieuse, qui allait connaître une large diffusion aussi bien au Maroc qu'en al-Andalus, à partir de la fin de l'époque almoravide ? Si cette hypothèse est séduisante, les indices manquent pour rien affirmer.

(42) al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 145.

(43) Voir l'essai, par de M. Haġġāġ al-Ṭawīl, de la localisation et de l'identification d'Ankāl avec l'actuelle ville d'al-Gara. Cette hypothèse ne peut être, à notre avis, retenue, pour une simple raison, c'est que ce chercheur situe Ankāl à moins d'une dizaine de kilomètres au sud de l'emplacement présumé du village médiéval de Makūl. Or, le texte d'al-Idrīsī, est très clair sur la distance, nous l'avons bien signalée, séparant notre *qarya* et de Makūl et de Igissal, laquelle distance est de l'ordre d'une étape. Cf. M. Haġġāġ al-Tawīl, « *Dār al-Murābiṭīn* (Ankāl) », *Maṭamat al-Maġrib* (Encyclopédie du Maroc), vol. 12, Salé, 2000, p. 3935-3936.

(44) Sur cette question nous renvoyons à la récente mise au point du sens de *Ribāṭ*, pour l'ensemble du monde musulman médiéval, faite par Chr. Picard, et A. Borrut, (ntoine), « Rābiṭa, Ribāṭ, Rābiṭa : une institution à reconsiderer», Chrétiens et Musulmans en Méditerranée médiévale (VIII-XIII siècle). Échanges et contacts, Textes réunis par N. Prouteau et Ph. Sénac, Université de Poitiers, 2004, p. 33-65, et surtout, pour la Maroc médiéval, P. Cressier, « De un *Ribāṭ* à otro, una hipótesis sobre los Ribāṭ-s del Magrib al-Aqsā (siglo IX – inicios del siglo XI) », R. Azuar Ruiz et alii., *El ribāṭ califal, excavaciones y estudios (1984-1992)*, Fouilles de la Rábita de Guardamar I, Casa de Velázquez, Madrid, 2004.

Makūl

Citée à deux reprises dans *al-Mann*, cette localité est qualifiée dans le premier passage de *qaryat* Makūl dans laquelle campa, de retour d'une expédition en al-Andalus, le *sayyid* Abū Ḥafṣ, frère du calife Abū Ya'qūb Yūsuf, en 560/1165⁽⁴⁵⁾. Dans l'autre passage, elle est mentionnée en tant que dernière étape de l'itinéraire califal Marrakech-Rabat, et située près de Wādī (l'oued) Wāsnāt , au bord duquel se trouvait également une demeure califale (Dār) dans laquelle descendit le calife Abū Yūsuf Ya'qūb⁽⁴⁶⁾. al-Idrisī écrit à son propos : « Il est dans un bassin qui touche à la plaine de Kharrāz, longue de douze milles et dépourvue d'eau. C'est un village qui ressemble à un grand *hiṣn*. Il est peuplé de berbères et doté d'un marché bien approvisionné car on y trouve toutes les marchandises et tous les biens dont on peut avoir besoin, que l'on apporte de l'extérieur. On y trouve de nombreuses cultures, un bétail abondant, surtout ovin »⁽⁴⁷⁾. Nous ne savons pas si cette description de *qarya*, riche et commerçante, pourrait s'appliquer à la *qarya*-étape au temps des Almohades. Les autres sources almohades n'en disent rien en tout cas. Pourtant, dans une note très importante, al-Himyarī⁽⁴⁸⁾ qualifie Makūl de *balda mašhūra* (village ou ville ? connu(e)), et la situe dans le pays Tamesna. Il ajoute que c'est le pays d'origine du *qādī* de Séville 'Abd al-Rahmān b. Ishāq al Makūlī⁽⁴⁹⁾, pendant le règne du calife almohade al-Ma'mūn (624-630/1226-1232), qui le fit exécuter en 625/1229. S'il n'explique pas les causes de cette exécution, le récit rapporte

(45) Ibn Sāhib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 211.

(46) *Ibid.*, p. 354.

(47) al-Idrisī, *Nuzha*, p. 146.

(48) Ibn 'Abd al-Mun'im al-Himyarī, *al-Rawd al-miṣār fī habar al-aqtār*, éd. 'Abbās (Iḥṣān), Beyrouth, 1984. Source consultée sur le site www.alwaraq.net.

(49) Mise à part la *Takmila* d'Ibn al-Abbār, aucune des sources biobibliographiques par nous consultées, susceptible de nous livrer des informations supplémentaires sur cette localité, ne s'est malheureusement intéressée à ce personnage, pourtant, occupant une des charges les plus importantes (le *qadā'*) au temps des Almohades, et exerçant à la deuxième capitale de l'empire, à savoir Séville. De même, nous n'avons pas rencontré, toujours dans ces sources, la *nisba* al-Makūlī. Cf. Benouis (El Mostapha), *Le système juridico-judiciaire almohade en al-Andalus et au Maghreb (542-668/1147-1269)*, Doctorat nouveau régime (Histoire), 4 t. Université Lyon 2, 2002. Quant à la *Takmila*, il semble qu'elle livre presque les mêmes informations sur ce Makūlī, quoique dans la notice biographique qui lui est consacrée, on le nomme 'Abd al-Rahmān b. Muhammad au lieu 'Abd al-Rahmān b. Ishāq cité par *al-Rawd al-miṣār*, et que la date de sa mort soit 623/1227. Cf. *al-Takmila*, t. 3, p. 55.

qu'al-Makūlī était versé dans les sciences de la philosophie, en sus de ses connaissances en jurisprudence islamique. Or l'on sait que les califes almohades entretenaient des rapports particulièrement tendus avec les *ulémas* qui s'adonnaient à la philosophie. L'exemple très connu des déboires du grand Ibn Rušd (Averroès) mis à l'épreuve, sous le calife al-Mansūr, alors même qu'il avait été l'un de ses courtisans les plus illustres, révèle l'âpreté de ces tensions. Mais que signifie alors l'expression "*balda mašhūra*" utilisée par al-Ḥimyarī ? Est-il permis de penser que la petite *qarya* que nous décrit al-Idrīsī au début du VI^e/XII^e siècle est devenue, un siècle plus tard, si ce n'est une ville importante, du moins un grand village ? Dans ce cas, les qualités que lui assigne al-Idrīsī –un grand *hiṣn*, une importante population et un marché bien approvisionné– l'auraient préparée à voir s'établir sur son emplacement une future *madina*, surtout connue (*mašhūra*) des commerçants et des voyageurs.

Mais que dit la littérature arabe médiévale du vocable *balda* ? Les dictionnaires de langue sont de peu de secours : pour leurs auteurs, *balda* a une signification générique ; il renvoie toujours à des termes comme pays, territoire, ville, village, en général : tout lieu (*mawḍi'*) habité⁽⁵⁰⁾. Il faut donc se reporter aux chroniques et aux sources littéraires, géographiques ou historico-géographiques, beaucoup plus utiles. *Balda* y est toujours appliqué à une réalité urbaine ou de type urbaine – pour ce qui est des grands villages. Les sources arabo-andalouses consultées associent souvent ce terme, surtout pour al-Andalus, aux villes, qu'elles soient de petite ou de moyenne taille. Pour ce qui est de notre auteur, al-Ḥimyarī, nous avons essayé de relever dans son *al-Rawd al-miṣṭār* les occurrences et les co-occurrences du terme en question. Nous constatons que cet auteur fait usage, lui aussi, du mot *balda* pour désigner une bourgade importante, qui est dans la plupart des cas une ville⁽⁵¹⁾.

(50) Voir à titre d'exemple l'entrée "*balad*" dans Murtadā al-Zabīdī, *Tāq al-‘Arūs fī ḡawāhir al-qāmūs*, 21 vol., 1965-1984.

(51) Vu le nombre incalculable des sources arabo-musulmanes, nous avons eu recours à l'édition électronique d'un nombre inestimable de certaines de ces sources, disponible sur le site www.alwaraq.net. Il est à remarquer que la question de la terminologie employée pour qualifier certains endroits reste toujours posée et suscite beaucoup de débats entre les chercheurs. Sur ce problème épique relatif, à titre d'exemple à la *madina andalusi*, et les différents significés des termes employés dans la littérature andalouse et arabo-musulmane ainsi que leurs diverses et multiples interprétations. Cf. Bazzana (André), *Maisons d'al-Andalus*, Madrid, 1992, vol. 1, p. 315-319, et Mazzoli-Guintard, (Christine), *Villes d'Andalous*, Rennes, 1996, p.

Mais le problème auquel l'on reste toujours confronté ici est de savoir si al-Ḥimyarī parle de Makūl à l'époque almohade ou si ce n'était d'une bourgade “*balda mašhūra*” qu'à son époque –dans la première moitié du VIII^e/XIV^e siècle⁽⁵²⁾. À notre sens, il fait bien allusion à l'époque almohade, au moment où cette localité avait donné naissance à un personnage aussi illustre et connu que le *qādī* de Séville cité précédemment. Le témoignage d'un contemporain d'al-Ḥimyarī, qui dépeint un Makūl en état de ruine avancé, vient corroborer cette thèse. Son auteur est le grenadin Ibn al-Ḥaṭīb qui a visité cette *qarya* vers 763/1362. Il affirme que Makūl n'était, lors de son passage, qu'un simple Dšār (bourg) dépeuplé, pauvre, abandonné et ruiné par l'action des bédouins arabes qui sévissaient dans sa région⁽⁵³⁾. Toutefois, comme nous l'avons signalé plus haut, l'auteur d'*al-Mann*, lui même almohade, qualifie Makūl de *qarya*. Mais il importe de préciser qu'on est, dans le cas du récit de ce chroniqueur, au début de la période almohade, soit une trentaine d'année après l'écriture de la *Nuzha*. Ceci étant dit, il semble, à l'appui des données de celui-ci, du témoignage de *al-Rawd al-miṣṭār* et en tenant compte de la situation de Makūl sur l'itinéraire militaire reliant les plus grandes villes almohades, nous croyons qu'il est légitime de supposer que cette bourgade avait connu un certain développement qui lui avait probablement permis de grossir, et de devenir, après avoir été une *qarya* importante, un petit centre urbain animé par une activité commerciale assez remarquable. L'établissement d'une demeure califale sur les bords de Wādī Wāsnāt, déjà citée, dès le règne de 'Abd al-Mu'min montre l'intérêt que l'on portait au site de cette *qarya*; il joua sans doute un rôle important dans son présumé développement. Ultime grande étape de la mahalla sultanaise, avant de rejoindre Rabat et Salé, Makūl pouvait également constituer une source dans son présumé développement. Makūl pouvait également constituer une source inévitable d'approvisionnement des armées califales. Et, avec l'avènement des grands califes bâtisseurs, notamment Abū Ya'qūb Yūsuf et son fils al-Manṣūr,

19-46. Notons enfin que le mot *balda* est traduit dans ce dernier ouvrage dans les termes suivants : ville, terre, province, pays, Cf. p. 347 46.

(52) Il est très probable que l'auteur d'*al-Rawd al-miṣṭār*, dont l'identification est incertaine, soit un andalou vivant durant la première moitié du VIII^e/XIV^e siècle. Cf. E. Lévi-Provençal, *La Péninsule Ibérique au Moyen-Age d'après le Kitāb al-Rawd al-miṣṭār fī ḥabar al-aqtār*, éd. et trad. partielle, Leiden, E. J. Brill, 1938. p. XVII-XVIII.

(53) Ibn al-Ḥaṭīb, *Nufādat al-ġirāb fī 'ulālat al-iḡtirāb*, t. III, éd. al-Sa'diyya Faḡya, Maṭba'a at al-Naḡāḥ al-Gaḍīda, 1989, p. 89.

Makūl, dont les qualités avaient déjà été remarquées, put s'agrandir encore et devenir ce qu'al-Himyārī qualifie, des années plus tard, de “*balda mašhūra*”. L'on comprend mieux, dès lors, les propos d'Ibn al-Ḥaṭīb : informé de sa splendeur passée et du fait qu'elle continuait à être un passage important pour qui voulait se rendre à Marrakech depuis Rabat ou même depuis Fès, il n'en éprouve que plus le besoin de constater la ruine.

Quant à sa localisation, l'on peut à nouveau faire appel à Huici Miranda, selon lequel elle se trouvait sur l'emplacement de l'actuel Mkoun⁽⁵⁴⁾, un petit lieu situé à une dizaine de kilomètres au sud de la ville actuelle de Benslimane, sur la route qui relie celle-ci à la ville de Ben Ahmed. Outre les descriptions de l'itinéraire d'*al-Mann* et de la *Nuzha*, l'historien espagnol s'appuie sur les indications toponymiques. L'existence, aux environs immédiats de ce site, d'une source d'eau appelée ‘Ayn Mkoun et de quelques vestiges, sont ainsi des indices probants pour localiser Makūl à l'endroit en question. Qu'en est-il de l'étape dite Wādī Wāsnāt qu'Ibn Sāhib al-Ṣalāt situe à côté de Makūl ? Huici Miranda ne dit rien à propos de ce lieu⁽⁵⁵⁾. Loin de contester l'hypothèse de Miranda, mais plutôt, pour la renforcer, nous croyons que l'identification de cet oued Wāsnāt permettra de mieux situer le site de Makūl. Où peut-on donc situer ce fleuve ? Deux textes seulement y font allusion. D'abord, L'auteur du *Bayān* mentionne un lieu dit Wāsnāt et le localise dans le Tamesna⁽⁵⁶⁾. C'est là où se sont rencontrées, en 643/1246, les troupes du calife almohade al-Sa‘īd (640-646/1243-1249) avec les premiers Mérinides, qui essayaient alors d'étendre leur pouvoir sur la plaine fertile du Tamesna, après s'être emparé de la région limitrophe, du côté nord, à savoir le Gharb. Même si le *Bayān* n'indique pas s'il s'agit de l'oued Wāsnāt proprement dit ou d'un autre endroit qui porte simplement le même nom, l'on peut comprendre qu'il s'agit d'un point d'eau. Ensuite, dans sa description du royaume des Bargwāṭa, al-Bakrī révèle dans un passage fort intéressant que le territoire de cette tribu, qui n'est autre que le Tamesna, renferme plus de cents fleuves dont le plus important est celui qui porte le nom de Māsnāt, lequel fleuve court de la *qibla* au ḡawf, c'est-à-dire du Sud au Nord⁽⁵⁷⁾. Par ailleurs, suivant notre itinéraire, nous savons que depuis le

(54) Huici Miranda (Ambrosio), *Historia*, t. 1, p. 248, note. 5 et Ricard (Prosper), *Les Guides*, p. 112.

(55) Huici Miranda (Ambrosio), *Historia*, t. 1, p. 247.

(56) Ibn 'Iqārī, *al-Bayān (Almohades)*, p. 371.

(57) al-Bakrī, *al-Masālik wa-l-mamālik*, Tunis, 1992, (1381).

village-étape d'Iğissal, que nous avons identifié avec Guisser, jusqu'à Salé et Rabat, en passant par les villages d'Ankāl d'al-Idrīsī et Makūl, la plaine de Tamesna est traversée par de nombreux fleuves qui courent du sud-est au nord-ouest et dont le plus important est celui que l'on appelle aujourd'hui l'Oued Maleh. Il faut rappeler que les vestiges présumés être ceux de l'ancienne Makūl sont situés à moins de 10 kilomètres de ce Oued Maleh. Dès lors, peut-on dire que celui-ci pourrait être identifié avec l'ancien fleuve Masnāt cité par al-Bakrī, lequel se trouvait également dans le Tamesna ? La réponse est affirmative. En fait, le Wādī Wāsnāt, étant situé dans la plaine de Tamesna, étant aussi le plus grand cours d'eau de la dite plaine, et étant finalement situé à proximité de *qarya* Makūl au dire d'*al-Mann*, tout cela milite en faveur d'une identification de cette rivière à celle de l'oued Maleh qui a, nous l'avons vu, les mêmes caractéristiques. Enfin, une approche linguistique de ce toponyme mène au même résultat. En partant du fait que le toponyme Wāsnāt est d'origine berbère, puisqu'il existait déjà au IV^e/X^e siècle selon al-Bakrī⁽⁵⁸⁾, dans le territoire des berbères Bargwāṭa, nous pensons qu'il faut le rapporter au thème *ssin* ou *issin* ou *tissint* déjà relevé en toponymie au Maroc, comme l'équivalent de *tissent* "sel"⁽⁵⁹⁾. Ainsi, notre Wāsnāt peut désigner un lieu où abonde du sel, où une rivière aux eaux saumâtres. En étudiant un autre toponyme (*ammassin*) très proche du nôtre, E. Laoust, dans son étude sur la toponymie du haut Atlas marocain, fait cette remarque pertinente : « il est constant de voir le mot accolé à celui d'une rivière, ou d'un village au bord de cette rivière, dont il a pu prendre le nom [...] au Maroc, nous avons consigné des dérivés sous la forme *imagiren*, pour *imariġen*, et le sens de "salines". De sorte que les *wād amassin* ne sont peut-être que des *wād mellah* (= maleh) ».

Ainsi donc, il est possible d'affirmer que le nom actuel de l'oued, « Maleh » n'est qu'une forme arabisée de son ancien nom berbère « Wāsnāt ». La présence des tribus arabes à Tamesna depuis la fin du VI^e/XII^e siècle explique sans doute

(58) Dans l'édition que nous avons utilisée, le mot est orthographié Masnāt, ce qui semble à notre avis, une erreur du copiste. Il est curieux de noter qu'on trouve dans d'autres manuscrits, d'autres graphies de ce toponyme, signalées par les éditeurs d'al-Bakrī, comme par exemple *Tasnāt* ou *Rasnāt*. Remarquons que, même dans ces toponymes, la racine du thème berbère *ssint*, dont il a été question plus haut, est toujours conservée. Cf. Ibid., note 11.

(59) Laoust (Emile), « Contribution à une étude de la toponymie du Haut Atlas, Adrar n Dern d'après les cartes de Jean Dresch », *REI*, 1939, p. 232.

ce changement toponymique⁽⁶⁰⁾.

Ikssīs (Kssīs)

C'est la dernière étape, selon al-Idrīsī, avant d'arriver à Salé⁽⁶¹⁾. Cette *qarya* est située dans la même plaine, dite *fāḥs Ḥarrāz* que le village de Makūl duquel la sépare une petite *marḥala*, soit à peu près une demi-journée. Le texte du géographe nous apprend également que cette plaine est limitée –certainement du côté nord-est– d'une rivière qui n'est jamais tarie. Sur les bords de cet oued s'étendent des forêts d'arbres fruitiers.

Quoique assurément laconiques, ces indications, ainsi que la localisation du village de Makūl, incitent à identifier la petite rivière mentionnée dans la *Nuzha* avec un petit cours d'eau qui s'appelle aujourd'hui l'oued Nefifikh. C'est une rivière qui court parallèlement, à une dizaine de kilomètres, à l'oued Maleh, le présumé Wādī Wāsnāt, et se jette dans l'Atlantique, à côté de l'actuelle ville de Mohammadia. L'oued Nefifikh délimite effectivement une plaine qui constitue la continuité de celle où l'on a identifié le site de Makūl. Il n'est pas anodin de noter que ce fleuve porte encore aujourd'hui, vers sa source, laquelle n'est pas très loin de Makūl, le nom de Wādī Keskes⁽⁶²⁾, un nom qui pourrait être rapproché à l'ancien Wādī Kessās dont nous parle l'auteur d'*al-Mann* et qu'il situe à deux étapes de Rabat⁽⁶³⁾. Nous pensons, à la lumière de ces différentes données, croisées, que la *qarya* *Ikessīs*, de son vrai nom berbère *Gssas*, selon A. Tawfiq⁽⁶⁴⁾, devait emprunter son nom à celui de la rivière qui la bordait, en l'occurrence le Wādī Kessās. La distance, séparant ce fleuve de Rabat et Salé, ainsi qu'elle est donnée par *al-Mann*, pousse à situer *Ikessīs* ou *Gssas* sur la rive gauche de l'oued Nefifikh, à quelques kilomètres au nord-est de 'Ayn Mkoun, identifié au village médiéval de Makūl.

Peut-être cette *qarya* d'*Ikssīs* fut-elle élevée au rang de petite ville vers la fin du VI^e/XII^e siècle ? Léon L'Africain parle de la ville d'al-Manṣūriyya dont

(60) Selon Ibn Ḥaldūn, le calife almohade al-Manṣūr fit installer dans la plaine de Tamasna les tribus arabes, notamment la grande confédération des Ġušam, constituée des tribus suivantes : Sufyān, al-Ḥuṭṭ, al-Ṣāsim et Banū Čābir. Cf. Ibn Ḥaldūn, *Kitāb al-Ṭabar*, vol. 6, p. 40, et J. -Léon L'Africain, *Description de l'Afrique*, t. 1, p. 159.

(61) al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 146.

(62) Ricard (Prosper), *Les Guides*, p. 112.

(63) Ibn Sāhib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 127.

(64) Ibn al-Zayyāt Al-Tādilī, *al-Tašawwuf*, p. 280, note 714.

la description et les coordonnées géographiques correspondent presque parfaitement à l'endroit où nous supposons l'existence de la *qarya* d'*Ikssīs*. L'auteur décrit, au tout début du XVI^e siècle, cette petite ville en déplorant ses ruines : « Mansora est une petite ville bâtie par Mansor, roi et pontife de Marrakech, dans une très belle plaine. Elle est située à 2 milles de l'Océan, à environ 25 milles de Rabat et presque autant d'Anfa. Près de la ville passe un petit cours d'eau qu'on appelle le Guir. Sur cette rivière il y a de nombreux jardins et beaucoup de vignes, mais qui sont aujourd'hui déserts et abandonnés »⁽⁶⁵⁾.

Rappelons que chez cet auteur, le mille équivaut à 1340 m. environ, ce qui correspond, à peu de chose près, à la *marhala* dont parle al-*Idrīsī*, séparant la *qarya* en question de la ville de Salé. Lisons ensuite la note rédigée par les éditeurs de Léon L'Africain en marge de ce texte, laquelle note pourrait étayer notre hypothèse : « L'emplacement de Mansora ne doit pas correspondre à celui de l'actuelle Qaṣba al-Manṣūriyya, proche de la mer, à l'embouchure de l'Oued Tamda. Cette bourgade devait être plus à l'intérieur des terres ; près de l'oued Nfifikh, qui porte encore dans son cours supérieur le nom de Dir, altération probable de Guir »⁽⁶⁶⁾.

Voici donc un autre argument, outre les données de Léon L'Africain, qui pourrait inciter à situer la *qarya* de Ikessīs sur le site, encore inconnu, d'al-Manṣūriyya. La situation de la dite *qarya* sur la route sultanienne, non loin d'une zone qui connut un développement et un essor urbain remarquables sous le calife almohade al-Manṣūr, notamment dans les villes de Rabat et Salé, aurait probablement favorisé la naissance d'un petit centre urbain, en l'occurrence al-Manṣūriyya, du nom de son fondateur al-Manṣūr, sur l'emplacement du village de Ikessīs.

(65) J.-Léon L'Africain, *Description de L'Afrique*, t. 1, p. 161.

(66) *Ibid.* note 21.

2.3. Le Territoire de Salé⁽⁶⁷⁾

Marġ al-Ḥamām

Aucune des sources que nous avons consultées ne qualifie cet endroit de village, mais tout ce que nous savons sur Marġ Ḥamām, c'est qu'il constitue une étape importante sur l'itinéraire militaire à partir de l'époque almohade. Le site est cité pour la première fois par Ibn Sāhib al-Ṣalāt sous le nom d'al-Ḥamām, à l'occasion de l'expédition de l'Almohade Abū Ya'qūb Yūsuf en al-Andalus⁽⁶⁸⁾. Le sultan y campa avec une armée composée de dix mille cavaliers. Ne mentionnant aucune construction attribuée au calife à cet endroit, comme celles que l'on rencontre dans les étapes précédentes, le chroniqueur andalou précise simplement que cette localité est située près de l'oued Sebou. Si les sources almohades ne fournissent pas d'informations sur cette localité, l'historiographie mérinide en fait des mentions qui ne sont pas sans intérêt. L'auteur du *Bayān*, qui l'appelle Marġ al-Ḥamām, le cite également comme étant la première étape, en quittant la ville de Salé, sur la route vers le Détroit⁽⁶⁹⁾. L'Andalou Ibn al-Ḥaṭīb semble avoir visité l'endroit et s'en est réjoui, puisqu'il le chante dans l'un de ses poèmes composés au Maroc au moment de son exil⁽⁷⁰⁾. De son côté, Ibn Marzūq, auteur d'*al-Musnad*, dédié à la mémoire de son maître le sultan mérinide Abū l-Ḥasan, révèle que ce dernier « amena l'eau à l'intérieur de la ville de Salé et dépensa pour ces travaux des sommes considérables : il fit faire une conduite depuis l'endroit dit Marġ al-Ḥamām, jusqu'à la grande mosquée, en pleine ville sur une distance de plusieurs milles »⁽⁷¹⁾.

Mais, dans la littérature mérinide, les informations les plus détaillées et les plus dignes d'intérêt sont relatées par un autre andalou, l'écrivain Ibn al-Ḥāgg

-
- (67) A partir de la première moitié du VI^e/XII^e siècle Salé semble devenir le chef lieu d'une province qui devait occuper un immense territoire s'étendant entre le fleuve Sebou au nord et une partie du Territoire de Tamesna au sud. Du côté est, ce territoire confinait avec les limites occidentales de l'Anti Atlas. En traitant du découpage administratif du Maroc sous les Almohades, al-Murrākušī cite *Salā wa-a'māli-hā* (Salé et son district) comme l'un des districts les plus importants sous le règne du calife Yūsuf I^{er}. Cf. al-Murrākušī, *al-Mu'qib*, p. 370.
 - (68) Ibn Sāhib al-Ṣalāt, *al-Mann*, p. 361.
 - (69) Ibn 'Idārī, *al-Bayān* (Almohades), p. 259.
 - (70) Ibn al-Ḥaṭīb, *Nufāḍat*, t. 3, p. 227.
 - (71) Ibn Marzūq al-Tilimsānī, *al-Musnad al-Sāhiḥ al-ḥasan fī ma'ārif wa-maḥāsin mawlā-nā Abī l-Ḥasan*, éd. intégrale avec introduction et index par Viguera (María Jesús), Publication de la Bibliothèque Nationale, SNED, Alger, 1981, p. 417.

al-Numayrī. Grâce à ses descriptions précieuses, nous savons d'abord que Marġ al-Ḥamām continua, sous les Mérinides, à jouer le rôle de halte sur la route reliant Salé au Maroc du nord, puis nous sommes bien renseignés sur la nature de cette localité. Dans ses *Notes de voyages au Maroc*, Ibn al-Hāgḡ nous apprend qu'il était présent dans la *mahalla* du sultan mérinide Abū l-Hasan qui campa à Marġ Ḥamām en 745/1344⁽⁷²⁾. Le texte le plus détaillé semble toutefois celui que l'on trouve dans l'autre ouvrage d'Ibn al-Hāgḡ, le *Fayḍ al-‘Ubāb*, récit de l'expédition militaire dans le Pays du Zāb et de Constantine, écrit sur ordre du mérinide Abū ‘Inān. Ce texte indique que l'endroit était une zone de marais : marigots poussiéreux en saison sèche, et marécage à la végétation luxuriante en saison humide, où le sultan Abū ‘Inān s'adonnait au plaisir de la chasse. L'écrivain andalou écrit à ce propos :

« Notre maître –Dieu l'assiste— traversa la rivière (le Bouregreg), affrontant ses flots débordants et il dirigea sa monture vers Marġ Ḥamām et il aborda ses étendues verdoyantes et ses terrains nus et humides de la meilleure façon. Il tourna dans ses marigots où la terre détrempée avait une riche végétation et que le ciel, par l'eau et la neige, avait lavés de leur poussière stérile, les faisant apparaître sous la plus magnifique des parures offrant aux regards le plus beau spectacle. Après cela, nous nous dirigeâmes vers *al-Ma'mūra*, jouissant de la chasse, rendant grâce à celui qui connaît les choses visibles et invisibles »⁽⁷³⁾.

L'éditeur des *Notes de voyages au Maroc*, De Prémare, suggère que Marġ Ḥamām doit être situé entre Salé et le site fortifié d'*al-Ma'mūra*, construit par les Almohades sur le Sebou, et qu'il est plus proche de Salé que de celle-ci. É. Lévi-Provençal croit, de son côté, que le toponyme indiqué correspond à celui de ‘Uyūn al-Birka, lieu situé dans la forêt d'*al-Ma'mūra*, au nord-est de Salé⁽⁷⁴⁾. Mais, Huici Miranda propose que Marġ Ḥamām pourrait être identifié avec les ruines dites al-Hammām, sur l'oued Fouarat, affluent de l'oued Sebou, situé au

(72) A. -L. De Prémare, *Maghreb et Andalousie au XIV^e siècle. Les notes de voyages d'un andalou au Maroc (1344-1345)*, PUL, 1981, p. 12 du texte arabe.

(73) Ibn al-Hāgḡ al-Numayrī, *Fayḍ al-‘Ubāb*, Beyrouth, 1984, p. 205, trad. du passage par A. -L. De Prémare, *Maghreb et Andalousie*, p. 174, note 185.

(74) E. Lévi-Provençal, « Un nouveau texte d'histoire mérinide, le *Musnad* d'Ibn Marzūq », *Hesp.*, V, 1925, p. 72.

sud-est de l'actuelle ville de Kénitra⁽⁷⁵⁾. Cette identification nous semble la plus plausible voire la plus logique, compte tenue des données d'Ibn al-Hāḡğ. Donc, la localisation de Lévi-Provençal ne peut être retenue.

2.4. Depuis Salé jusqu'au Détrroit : localités de la région de l'Azgār⁽⁷⁶⁾

Azib Slaoui ('Azīb al-Salawī)

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce site, récemment découvert dans la région de la ville d'al-Qaṣr al-Kabīr, pourrait constituer une étape sur la route des armées almohades vers le nord du Maroc. Le site, qui porte aujourd'hui le nom de Azib Slaoui ne figure dans aucune source médiévale. La carte de la région d'al-Qaṣr montre qu'il est situé à 5,5 km au nord-ouest de cette ville, et à une dizaine de kilomètres au sud de l'oued Makhazen, affluent de l'oued Lukkos⁽⁷⁷⁾. Pour défendre notre hypothèse, nous ne pouvons pas parler de ce site sans évoquer la ville d'al-Qaṣr al-Kabīr et de son territoire à l'époque almohade. L'on sait que la basse vallée du Lukkos, où se situe cette ville a connu un développement remarquable après l'avènement des Almohades. Si l'on attribue l'essor économique d'al-Qaṣr et sa région, à l'exploitation de ses richesses agricoles⁽⁷⁸⁾, il semble que l'on doit surtout penser à la situation de cette vallée sur la route militaire, et à la paix établie par le pouvoir almohade. Ibn Sāhib al-Ṣalāt, de passage dans la ville, ne manque pas de noter l'ampleur de la ruine de la ville⁽⁷⁹⁾. Ceci se passait en l'année 545/1151, c'est-à-dire, au

(75) Huici Miranda (Ambrosio), *Historia*, t. 1, 249 note 2.

(76) D'après la toponymie de l'époque, « l'Azgār, écrit M. Kably, est la plaine située approximativement entre le Sebou au sud et le bas Loukous au nord, mais confinant, au sud-est, avec le pays Zerhoun, soit à peu près le Gharb actuel. Cf. M. Kably, *Société, pouvoir et religion*, p. 7, note 1. Voir aussi sur cette région J. -Léon L'Africain, *Description de l'Afrique*, t. 1, p. 250-251.

(77) Akerraz(Aomar), El Khayari (Abdelaziz), « Prospections archéologiques dans la vallée de *Lixus*, résultats préliminaires », *L'Africa Romana*, XIII, Djerba 1998, Roma, 2000, p. 1648.

(78) Le site sur lequel fut construite la ville de al-Qaṣr al-Kabīr occupait l'emplacement de l'ancienne ville romaine d'*Oppidum Novum*, située elle aussi sur la voie qui reliait, sous les Romains, le sud du Maroc du Sud au Maroc du Nord. Sur la ville et son territoire à l'époque antique voir Akerraz (Aomar), « El Qsar el Kebir et la route intérieure de la Maurétanie Tingitane entre Trémuli et Ad Novas », *Actes du IV^e Colloque sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord*, Paris, 1991, p. 367-408, cf. aussi les Actes du Colloque : *Madīnat al-Qaṣr al-Kabīr al-ḍākira wa-l-tāriḥ*, coord. Magraoui (Mohammed), Ksar el-Kébir, 2000.

(79) Ibn 'Iqdārī, *al-Bayān*, (Almohades), p. 44.

tout début de l'installation des Almohades à Marrakech. Mais quarante ans après la visite du chroniqueur andalou, l'auteur de l'*Istibṣār* ne manque pas de faire l'éloge de cette ville et surtout de l'œuvre de son maître, le calife *al-Manṣūr*, qui y construisit deux grands *funduq-s*, ce qui indique qu'al-Qaṣr devait connaître une activité commerciale intense et un essor urbain remarquable. Voici ce que note l'anonyme de l'*Istibṣār*, qui visita sans doute la ville :

« Le souverain actuel [al-Manṣūr] y a fait construire deux *funduq-s* remarquables. Ce lieu [al-Qaṣr al-Kabīr] constitua ainsi un centre et se fit connaître, les marchands le fréquentèrent et s'y établirent »⁽⁸⁰⁾.

Mais il semble que bien avant al-Manṣūr, son grand père le calife *‘Abd al-Mu’min* s'était rendu compte de l'importance de cette ville et en avait fait une étape indispensable pour ses troupes⁽⁸¹⁾. Certes, les sources parlent de la ville comme lieu de campement, mais il faut plutôt comprendre le territoire ou les espaces alentours de la ville que la ville elle-même. D'abord, puisque cet emploi est fréquent dans les textes de l'époque qui appliquent souvent le nom de la ville, à la fois à la ville et à son territoire⁽⁸²⁾. Puis, parce que une armée composée de milliers de soldats ne pouvait camper que dans le voisinage de la ville, qui est al-Qaṣr dans ce cas. Le *Bayān* nous apprend, par exemple, en parlant des déplacements de Yūsuf I^{er} vers l'Espagne en 579/1183, que le calife campa avec ses troupes dans les *Bahīra-s* de Meknès, dans celle de Fès et enfin dans celle de Séville⁽⁸³⁾, donc non pas à l'intérieur de l'espace urbain, quoique cet espace fût vaste et spacieux.

Quel rapport peut-on établir donc, à la lumière de ces données, entre l'éclosion du centre urbain d'al-Qaṣr sous les Almohades et le site de Azib Slaoui ? Et quel impact aurait eu le premier site sur le deuxième ? Le site de Azib Slaoui profita probablement de la nouvelle situation politique et

(80) *al-Istibṣār fi ‘ağāi'b al-amṣār*, Casablanca, 1985, p. 140.

(81) Magraoui (Mohammed), « Madīnat Qaṣr Kutāma min al-Uṣūl ilā nihāyat ‘asr al-muwahhidīn », *Madīnat al-Qaṣr al-Kabīr al-dākira wa-l-tārīḥ*, coord. Magraoui (Mohammed), Ksar el-Kébir, 2000, (p. 49-74). p. 58

(82) L'exemple de Salé est le plus explicite à ce propos, ce qui crée souvent, pour le chercheur, sur l'histoire de cette ville et de sa voisine Rabat, laquelle a été toujours annexée au nom de Salé, un problème d'identification de l'une ou de l'autre localité .

(83) Ibn ‘Iḍārī, *al-Bayān (Almohades)*, p. 158.

économique d'al-Qasr et de sa région, devenant ainsi une étape importante sur la route du Nord. Cette hypothèse est corroborée par l'archéologie : le site, dont l'occupation semble remonter au VI^e siècle av. J.-C., a livré, depuis les premières travaux de prospections menés en 1997, du matériel céramique, des traces de quatre fours circulaires situés sur la pente, où se dresse le site, à proximité de l'oued Lukkos, ainsi que des restes d'habitat représentés par quelques structures visibles sur la colline. L'ensemble de ces trouvailles remonte à la période islamique. Il s'agit, dans le cas des vestiges de l'habitat en question, d'un « mur en pisé de 0.70 m. à 0.80 m. », interprété par A. Akerraz, A. El Khayari, comme étant, probablement, un mur d'enceinte⁽⁸⁴⁾. Selon ces deux chercheurs, il ressort de l'analyse des différentes catégories de céramique islamique exhumée, remarquable par sa richesse et sa diversité aussi bien sur le plan fonctionnel que sur le plan technique⁽⁸⁵⁾, permet de subodorer la présence d'un matériel homogène sur le plan chronologique. Les comparaisons établies avec la céramique provenant des sites islamiques andalous, notamment celui de Murcie, autorisent à situer l'occupation islamique en question aux VI^e/XII^e et VII^e/XIII^e siècles⁽⁸⁶⁾. Dans l'attente de ce que pourraient nous apporter les prochains travaux archéologiques sur ce site, nous ne savons pas si l'on est en présence d'un centre urbain, d'un *hisn* ou d'un grand village. Mais, dans tous les cas, les premiers résultats montrent l'importance de la localité.

al-Mahāzin

Le toponyme apparaît pour la première dans le *Bayān*⁽⁸⁷⁾, qui le mentionne en tant qu'étape indispensable sur l'itinéraire militaire après celle de Marḡ al-Hamām. Le site abritait, selon, le témoignage d'Ibn 'Idārī, de grands silos ou magasins (d'où l'appellation *al-Mahāzin* (sg. *mahzan* : littéral. magasin), appartenant à l'Etat almohade, et destinés à approvisionner, entre autres, les troupes partant pour le *gīhād* en al-Andalus ou en expédition vers les autres provinces du grand empire almohade. Ceci montre d'une manière très claire que le site renferme des structures construites, évidemment en dur, et qu'elles

(84) Akerraz (Aomar), El Khayari (Abdelaziz). « Prospections archéologiques... », p. 1658.

(85) Sur le plan fonctionnel le matériel mis au jour comporte de la céramique de cuisine, de table et des vases de conservation. On trouve parmi ces objets, de la céramique estampée, la céramique vernissée et de la céramique commune. Cf. *Ibid.*, p. 1658.

(86) *Ibid.* p. 1666.

(87) Ibn 'Idārī, *al-Bayān (Almohades)*, p. 259.

semblent belles et bien être fortifiées, vu la fonction qui leurs est assignée et qu'elles sont l'œuvre de l'Etat. D'ailleurs, le calife al-Nāṣir, dit le *Bayān*, en passant par cette étape d'al-Mahāzin, pendant l'expédition de 607/1210 en al-Andalus, procéda lui-même, au contrôle des magasins qui constituaient une source indispensable pour l'approvisionnement de ses armées. Quand le calife découvrit que les magasins étaient vidés et les que vivres manquaient, il ordonna l'exécution du gouverneur d'al-Qaṣr al-Kabīr, dont dépendait la localité d'al-Mahāzin, ainsi que d'autres responsables, soupçonnés de détourner tout ce que renfermaient ces magasins de l'État. D'autres témoignages montrent très explicitement que les califes accordaient beaucoup d'intérêt à ces magasins établis le long des routes⁽⁸⁸⁾ et qu'ils étaient très intransigeants vis-à-vis des responsables de contrôle et de la conservation de ces structures. Le grand père d'al-Nāṣir, le calife Abū Ya'qūb Yūsuf, disgracia, quant à lui, un certain al-Tarhūqī, qui occupait la charge de Ḥāzin al-Ta'ām (conservateur de magasins aux vivres)⁽⁸⁹⁾.

Quant à la situation d'al-Mahāzin, il nous semble, d'après l'itinéraire de l'expédition d'al-Nāṣir, tel que le mentionne le *Bayān*, et d'après une autre indication d'Ibn al-Hāḡgī⁽⁹⁰⁾ (qui cite ce site en tant qu'étape où campa la *mahalla* du sultan mérinide Abū l-Ḥāsan), qu'il faut le situer au nord de la ville d'al-Qaṣr al-Kabīr, sur les bords de la petite rivière de Makhazen (Wādī al-Mahāzin), affluent du *Loukkos*, où il se jette entre Larache et al-Qaṣr al-Kabīr, à une vingtaine de kilomètres de ce dernier. Nous croyons même que c'est cet établissement almohade qui est à l'origine du nom de ce Wādī al-Mahāzin.

Quoique le site d'al-Mahāzin ne soit pas identifié et que nous ne disposions pas de vestiges archéologiques d'installations pouvant rappeler des grands silos ou magasins sultaniens almohades, nous pouvons désormais établir une corrélation avec les établissements découverts dans la Bahīra dont nous avons parlé auparavant.

3. Conclusion

Au terme de cette brève étude, plusieurs remarques s'imposent. D'abord, il est notoire de signaler le sérieux problème auquel l'on est confronté, dans les

(88) Cf. *al-Mann*, p. 139, 266.

(89) *Ibid.* p. 158.

(90) A. -L. De Prémare, *Maghreb et Andalousie*, p. 21 du texte arabe.

sources arabes, en étudiant des structures de peuplement, dont les villages, que nous avons essayé d'aborder, à partir d'exemples marocains des VI^e-XII^e et VII^e-XIII^e siècles. Il s'agit évidemment de la terminologie qu'emploient les chroniqueurs et les géographes arabes de l'époque médiévale⁽⁹¹⁾. À travers les exemples étudiés dans le présent travail, nous relevons divers termes imprécis et apportant bien peu sur les réalités de peuplement, faute, souvent, d'une description détaillée des structures. Pas plus que des vocables comme, *qarya*, *manzil*, *dṣar*, *balda*, des termes associés au vocable *qarya*, comme, à titre d'exemple, *ḥasana*, *kabīra*, *sagīra*, *gāmi'a*, ne permettent pas de reconnaître la structure évoquée.

L'on peut également souligner que les sources auxquelles nous avons affaire sont très pauvres lorsqu'il n'est question que de *qarya*-s ou de localités de moindre importance. Si ce n'est les quelques mentions d'al-Idrīsī, nous sommes très mal renseignés sur les réalités de ce monde rural qui jalonnait la route reliant la ville de Marrakech au détroit de Gibraltar.

Néanmoins, et malgré ces obstacles, qui se dressent ponctuellement sur le chemin de l'historien désireux d'écrire l'histoire du village marocain médiéval, des avancées sont possibles. Le croisement des indications textuelles, des recherches archéologiques et des analyses toponomastiques, tout particulièrement dans le domaine berbère, peut s'avérer précieux et contribuer à lever un voile sur certains aspects de la réalité villageoise.

(91) « Qu'est ce qu'une *qarya* ? », cette question revient souvent dans les travaux qui s'intéressent à l'étude du monde rural, notamment en Occident musulman médiéval. Voir à ce propos, pour l'exemple d'al-Andalus, notamment la région du Šarq, A. Bazzana dans son *Maisons d'al-Andalus*, t. 1, p. 315-319 et P. Guichard dans *Les Musulmans de Valence*, t. 1, p. 197-199 et 223-235. Pour l'*Ifriqiya*, Cf. les travaux de M. Hassen, notamment son article « Villages et habitations en Ifriqiya au bas Moyen Age. Essai de typologie », *Castrum 6, Maison et espaces domestiques dans le monde méditerranéen au Moyen Age*, Collection de la Casa de Velázquez-72, pub. Ecole Française de Rome et Casa de Velázquez, Rome-Madrid, 2000, p. 233-244. Quant au Maroc médiéval, le travail de thèse de Yassir Benhima constitue une première tentative sérieuse pour aborder la question du village. Cf. Benhima (Yassir), *Espace et société rurale au Maroc médiéval. Stratégies territoriales et structures de l'habitat : l'exemple de la région de Safi*, Thèse de Doctorat nouveau régime, Université Lyon 2, Lyon, 2003, vol. 1, p. 79-132. Dans l'ensemble de ces travaux, la question de la terminologie relative aux structures de peuplement rural occupe une place de choix.

ANNEXE

-الطريق من مراكش الى سلا حسب الادريسي

” ومن مدينة مراكش إلى مدينة سلا على ساحل البحر تسع مراحل أولها تونين. وتونين قرية على أول فحص أفيح لا عوج به ولا أمتا وطول هذا الفحص مرحلتان ويسكنه من قبائل البربر فزولة وملطة وصدرات. ومن تونين إلى قرية تيقطين مرحلة إلى قرية غفسيق مرحلة وهي قرية على آخر الفحص المذكور وصحن هذا الفحص كله نبات الشوك المسمى بالسدرة المشمرة بالنبق وفيه السلاحف البرية التي تفوق السلاحف البحرية كبرا وعظاما وأهل تلك النواحي يتخذون من جلودها دساتي للغسل ومعاجن لدقيق الحنطة وغيرها. ومن قرية غفسيق إلى قرية أم ربيع مرحلة وهي قرية كبيرة جامعة وبها اخلاط من برابر رهونة وبعض زناته وتماسنا وقبائل تامستنا شتى مفترقة فمنهم برغواطة ومطمطة وبنو تسلت وبنو اوبيقران وزقارة وبعض من زناته وبنو يجفشن من زناته وكل هذه القبائل أصحاب حرث ومواش وجمال والغالب عليهم الفروسية وآخر سكانهم مرسى فضالة ومرسى فضالة على البحر المحيط الغربي وبينه وبين وادي أم ربيع ثلاث مراحل وأم ربيع على واد كبير حرار يجاز بالماراكب سريع الحري كثیر الانحدار كثیر الصخور والجندال وبهذه القرية أبيان وأسمان ونعم رغدة وحنطة في نهاية الرخص وبها بقول ومزارع القطاني والقطن والكمون وهي في جنوب الوادي ويجاز هذا القرية إلى غيضة كبيرة من الطرفاء والأنشام وكثير العلائق وهي غابة كبيرة ملتفة والأسد بها كثيرة وربما أضرت بالمار والجيري غير أن أهل تلك النواحي لا يهابونها وقد تمهروا في مقاولتها بأنفسهم من غير سلاح وإنما يلقونها بأنفسهم عراة يلقون أكسساتهم على أذرعهم ويعسكون معهم قنات من شوك السدرة وسكانينهم بأيديهم لا غير وقد لقيت الأسود منهم هناك نكبات فلا مهابة بذلك لها عندهم بل تحاف ضرهم وتحتني طرقهم وربما هجمت على الضعفاء من الناس من يقتاد حمارا أو غير ذلك. ومن أم ربيع إلى قرية إيفيسيل مرحلة وهي قرية حسنة وبها عيون كثيرة دفاعية بالماء بين صخور صلدة وهذا الماء يتصرف في سقي كثير من زروعهم. ومن هذه القرية إلى قرية أنقال مرحلة ويقال لها دار المرابطين أيضا وبها عين عليها أقباء وماؤها معين وهي حسنة في موضعها كثيرة الزروع وللمواشي والإبل والبقر وقبالتها فحص طويل قد انكسرت إليه طيور النعام فهي في أكناfe سارحة وعلى مراقبه دراجة وهي آلاف لا تحد ولا تعد وأهل تلك النواحي يصادونها طردا بالخيل فيقبضون منها جيلا كبارا وصغارا

وأما بيضها الموجود في هذا الفحص فلا يحاط به كثرة ولا يحصل منه بحمل إلى كل البلاد وطعامها وخيم يفسد المعد وأما لحوم النعام فلحوم باردة يابسة وشحومها نافعة عندهم من الصنم تقطيرا ومن سائر الأوجاع البدنية. ومن انقال إلى قرية مكول مرحلة وقرية مكول على أبسط و يصل بها فحص يقال له فحص خراز وطوله اثنا عشر ميلا لا ماء به وقرية مكول كالحسن الكبير عامرة بالببر ولها سوق نافعة بما يجلب إليها من جميع الجلوبات من السلع والمتاجر التي يضطر الاحتياج إليها وبها زروع كثيرة ومواش وأنعام. ومن مكول إلى قرية إكسيس مرحلة صغيرة والطريق على فحص خراز وفي آخر الفحص واد فيه ماء حار دائماً وعليه غابات ثمار والأسود فيها ظاهرة للناس عادية عليهم بالليل والنهار ظاهرة لا تستتر في غيابها وبهذه القرية المسماة إكسيس بيت متخد لصيد الأسود حتى أنه ر بما صيد منها في الجمعة الثلاثة والأربعة والأكثر من ذلك والأقل والأسود تفر من النار إذا رأوها ولا سبيل لها على صاحب نار. ومن قرية إكسيس إلى مدينة سلا مرحلة“.

-الطريق السلطانية من مراكش إلى سلا حسب ابن صاحب الصلاة، المن بالامامة، ص. 349-355

” وخرج [الخليفة أبو يعقوب يوسف] على باب دكالة من المدينة المذكورة [مراكش]... فنزل في ذلك اليوم أولاً في إحدى دوره المتخذة له على رسم والده في النزول فيها بوادي تانسفت، على نحو ثلاثة أميال من حضرة مراكش، وعساكره مخدقة به من كل جانب... ورحل أمير المؤمنين بن أمير المؤمنين في جنوده من وادي تانسفت يوم الأحد الخامس من رجب الفرد المؤخر [1171/566]، اليوم الثاني من حركته، سائراً وجهته، متقدلاً في محلاته، فنزل في داره بدشر الحطابة، واحتل فيها من حمل من عياله على رسم والده الخليفة رضي الله عنهم، ثم ارتحل يوم الاثنين إلى داره ببنيين، ثم الثلاثاء إلى توقطين، ينزل في كل منزل من داره وعساكره مخدقة به، ثم تابع الحركة وانتقال على هذا الترتيب حتى وصل وادي أم ربيع وقد عُقِد عليه جسر بقنطرة وثيقة من القوارب وآلات الخشب الماسكة لها في عباب الماء، فنزل في داره المكرمة أيضاً على قرب من القنطرة المذكورة، وأمر بكل من الموحدين يوم من الأيام، يجذون فيه حذراً من الرحام، فتغرق القنطرة المذكورة، فأجازوا عليها في أيام، وتراحم العرب في الإجازة حتى تقاتلوا وقتل واحد منهم آخر، فعزموا على الفتنة بينهم، فارتفاع الخبر إلى أمير المؤمنين بن أمير المؤمنين فواده من ماله، وسكتت فتنهم. واحتل رضي الله عنه بداره بالجيسل، فأمر باللواساة من الشعير والدقيق واللحم عن زاد لجميع العساكر إلى أيام معلومة. ثم رحل عن هذا الموضع على الترتيب المذكور من المراحل المعلومة

لأبيه رضي الله عنه حتى وصل داره بوادي وسنات على مقربة من مكول، فأمر مرة ثانية بالمواصلة من الشعير للعلف و الدقيق و اللحم للزاد لجميع العساكر. و تمادي مشيه على ترتيبه حتى قرب من المهدية المجاورة لمدينة سلي“.